

## Préambule

Lina Iglesias et Claudie Terrasson

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agedor/533>

DOI : [10.4000/agedor.533](https://doi.org/10.4000/agedor.533)

ISSN : 2104-3353

### Éditeur

Laboratoire LISAA

### Référence électronique

Lina Iglesias et Claudie Terrasson, « Préambule », *L'Âge d'or* [En ligne], 7 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/agedor/533> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/agedor.533>

---

Lina IGLESIAS, Claudie TERRASSON

Université Paris-Ouest-Nanterre, CRIIA (EA 369), Université Paris-Est-Marne LISAA (EA4120)

## Leopoldo María Panero. Dissensus et dystopie

### Préambule.

« J'ai en tout cas trahi ma culture, il le fallait. [...] Je me crois enfin débarrassé d'une vieille peau, d'une croûte qu'on gratte enfant jusqu'au sang. »<sup>1</sup>

Cette citation pourrait résumer la vie et introduire l'œuvre du poète Leopoldo María Panero (Madrid, 1948 - Las Palmas, Canaries, 2014). Ce cadet d'une famille d'écrivains et d'intellectuels que ce soit du côté paternel ou maternel, n'a eu de cesse de gratter sa croûte. Cet acharnement douloureux tient plus de l'autodestruction que de la mue, il dit un reniement délibéré et assumé, et néanmoins il renvoie paradoxalement à une manière de quête (identité, non lieu...), autant d'hypothèses examinées dans cette monographie.

Elle est issue, pour partie, du tout premier colloque international<sup>2</sup> consacré, en France, à Leopoldo María Panero. Plus de 40 ans après l'apparition de Leopoldo María Panero dans l'anthologie de José María Castellet, il était temps de réexaminer son œuvre, en analysant ses formes et ses fonctions. Les participants à cette rencontre auxquels se sont joints pour ce numéro de *L'Âge d'Or* d'autres contributeurs, entendent le radiographier sous toutes ses facettes, l'interroger derrière ses masques ou ses avatars : le jeune prodige issu d'une lignée de poètes et écrivains aujourd'hui éteinte, un des tout premiers lecteurs de Lacan en Espagne, le personnage central de documentaires devenus mythe (plus que culte) pour la génération de l'après-franquisme, le fils de bonne famille déviant et transgressif, ayant passé quasiment toute sa vie d'adulte en hôpital psychiatrique, le trublion médiatique, le gourou révérend par ses disciples... Non seulement l'énumération de ces clichés racoleurs ne renvoie qu'à une infime parcelle de réalités plurielles sans en épuiser la complexité mais, de surcroît, elle opacifie davantage l'essentiel : le verbe panérien. Les contributeurs, spécialistes de son œuvre ou de la période, lecteurs happés par sa parole, proposent une série d'éclairages, de décryptages ou de lectures qui se croisent en regard d'une œuvre sans concession, qui échappe aux tentatives conventionnelles de classification, qui se dérobe à bien des égards aux analyses habituelles.

Personnage iconoclaste, en rupture, parole singulière de l'indien depuis sa réserve, voix en quête d'identité et de destruction, tout ensemble cannibale et dévoré par les autres,

---

<sup>1</sup> GAROUSTE, Gérard, avec PERRIGNON, Judith, *L'Intranquille. Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*, Paris, Le Livre de poche, « L'iconoclaste », 2009, p. 155.

<sup>2</sup> Colloque international "Leopoldo María Panero : dissensus et dystopie", co-organisé par le LISAA EA 4120, axe EMHIS (Écritures du monde hispanique), UPEM et le CRIIA EA 369 Études Romanes, Université Paris Ouest Nanterre la Défense.

fil mal aimé et aimant mal, voire haïssant, membre d'une fratrie toujours désunie et à présent décimée, Leopoldo María fut tout cela et bien plus.

Les études s'inscrivent sous l'angle du dissensus et de la dystopie, paire de concepts frappés au sceau du refus. Peut-on lire cette œuvre et cette vie comme l'expression d'un dissensus<sup>3</sup> radical, à savoir un discours critique, qui se construit sur la subversion tout en la dépassant ? Peut-on y voir la construction d'un discours dystopique opposé à l'utopie franquiste du *Pater familias* protecteur, puis à l'utopie libérale d'un monde ouvert à l'individu ? Il s'agira de questionner le recours à la tradition littéraire, comment la mise en œuvre de sa transgression ou subversion passe par des stratégies d'écritures qui postulent cependant cette même tradition, mais aussi d'autres discours (psychanalyse, politique...). Est analysé ce que Túa Blesa nomme « logofagia ». La diction panérienne est tout ensemble une stratégie et un projet : projet individuel et artistique de destruction et de création, de vie exacerbée et de mort lente. La déviance chez Panero atteint un point de non retour, elle est ostentatoire, violente, magnifiée et tragique à la fois à la manière d'un Antonin Artaud auquel on l'a (il s'est) aussitôt comparé. Ces interrogations nous paraissent à même d'approcher la situation et la parole de Panero. Celui-ci a porté le dissensus à ses limites dans sa vie et dans son œuvre, cherchant à se défaire d'une peau qui l'incommodait. Le lecteur est saisi par la présence du corps et de l'abjection dans la poésie panérienne. Abjection au sens premier, ces déchets que l'on jette hors de soi, excréments, crachat, urine, cris, etc sont le matériau poétique de Panero. Cette abjection ostentatoire, provocante, répétitive, n'est que l'expression d'une abjection plus radicale, celle du corps social et de ses structures, culture, conventions et règles, celle d'une identité et d'un formatage mis en pièces méthodiquement. C'est ainsi que la parole de Panero élabore une anti-utopie, plus qu'une contre-utopie, car elle ne semble rien proposer. Dans un mouvement inverse, la parole panérienne offre néanmoins les traces d'une recherche, celle d'une forme de vérité à soi et aux autres par le creusement constant de la langue. Celle-ci est toujours « pleine d'[une] envie d'en découdre »<sup>4</sup>, quelles qu'en soient les modalités, depuis le cri le plus primaire jusqu'au ressassement monotone à la limite de l'aphasie. Toutefois, dans « envie », on peut encore lire « en vie ». La parole poétique serait alors le seul lieu habitable.

Fortuitement, cette publication, fait suite à deux disparitions successives : d'abord, le décès physique de Leopoldo María Panero lui-même, en mars 2014, marquant la fin d'une lignée<sup>5</sup> (l'expression « fin de raza », leitmotiv du film *El desencanto*, y trouve tout son écho). Puis, en juin 2014, ce fut le décès symbolique, par abdication inévitable, du roi Juan Carlos I, incarnation de la Transition et de l'Espagne actuelle dans laquelle l'œuvre de Panero plonge ses racines. Ce sont là les deux cadavres dont l'ensemble des poèmes et des recueils nous propose une sorte d'autopsie déclinée et répétée, dans une rage qui, elle, ne s'éteint jamais.

---

<sup>3</sup> Voir le terme dans les ouvrages de Jacques Rancière.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 156.

<sup>5</sup> Le frère aîné, le poète Juan Luis Panero, est décédé quelques mois seulement avant Leopoldo María.